

Par Michèle Obadia-Blandin

Échappée

Tapie dans le fossé, les yeux rivés sur le bas-côté en surplomb, je reste à l'affût du moindre mouvement. Le martèlement des bottes s'est enfin tu. À travers les branchages, une miette de lune éclaire faiblement le ciel. C'est le moment de filer. Vite ! Il me faut sortir de ce trou et m'engouffrer dans la forêt de bouleaux afin de gagner la frontière. Là-bas, je serai définitivement libérée de cet enfer où jamais... jamais, je ne retournerai !...

Je marche depuis des heures. Guidée par les étoiles et mon instinct, j'espère avoir pris la bonne direction. Combien de kilomètres ai-je parcouru ? Cinq ? Six, peut-être ? Le chemin est encore long. Si long. Je voudrais accélérer mais chaque pas sur le sol pierreux me transperce d'une douleur qui irradie la totalité de mon corps. Surtout, ne pas abandonner. « *Il ne faut jamais baisser les bras, Mila !* ». Ce sont les mots que tu me répétais chaque fois que je capitulais devant un obstacle, Maman. Je me décourageais si facilement ! Tu serais fière de moi, aujourd'hui.

Il y a si longtemps que je n'ai aucune nouvelle de toi. Depuis ce maudit jeudi. J'avais dormi chez Mamie. Levée tôt pour profiter de la fraîcheur du petit matin, je rentrais à la maison quand « on » m'a arrêtée rue des « *Blancs Manteaux* ». Je n'ai jamais su si Papa et toi aviez pu vous enfuir avant que la police ne vienne chez nous. Je t'ai vainement cherchée parmi les milliers d'hommes, femmes, enfants, agglutinés sur les gradins du vélodrome. Tu te souviens ? Nous y avons passé tout un dimanche à encourager les coureurs cyclistes avalant des kilomètres de piste. C'était le temps de l'insouciance. Avant ce maudit 16 juillet 42 où, du haut de mes quinze ans, j'ai découvert l'horreur.

Enfermée dans ce lieu transformé en prison, je n'ai cessé de pleurer. Pas de nourriture, un seul point d'eau, aucune hygiène, la peur, les pleurs, les cris, l'angoisse pendant six jours. J'ai cru devenir folle. Puis, ce fut le transfert. D'abord, Drancy. Ensuite, un dépôt ferroviaire. Dans la foule terrorisée, j'ai attendu impuissante, encerclée par des gardes, arme au poing. Lorsque le train est entré en gare, policiers français et soldats allemands se sont brusquement mis à hurler des ordres. En quelques secondes, j'ai été propulsée dans un wagon à bestiaux. Entassés les uns contre les autres, nous ne pouvions nous asseoir qu'à tour de rôle sur la paille couvrant le sol. Sans toilettes, l'atmosphère s'est rapidement chargée de miasmes mêlant sueur, urine, excréments, vomissures, immondices... Impossible d'évacuer la puanteur tenace, les issues étant cadenassées de l'extérieur. Cet enfer roulant a duré une éternité. Quand le convoi a ralenti, je me suis bizarrement sentie soulagée. « *Enfin, de l'air !* », ai-je songé lorsque les portes se sont ouvertes sur la gare de Dachau...

Dès la descente du train, dans le vacarme des aboiements mêlés aux vociférations des S.S.^[1], les sélectionneurs ont procédé au « tri ». À gauche, les enfants, les vieillards, les malades... à droite, les autres. Amaigrie par plusieurs jours sans nourriture, j'étais certaine de rejoindre les « faibles ». Après m'avoir saisie par le bras et observée quelques secondes, un homme au regard glaçant m'a violemment poussée en direction d'un groupe de femmes jeunes et apparemment robustes. Ensuite, nous avons tous été conduits vers des bâtiments gris sans fenêtres. Plus jamais, je n'ai revu « l'autre » groupe... Après la douche et la tonte des cheveux, nous avons dû revêtir des guenilles rayées. En rejoignant le baraquement, sous la menace des coups de gummi^[2], j'ai aperçu la gare, au loin. Sur le quai, des fantômes en gris et blanc triaient des monceaux de valises, vêtements, lunettes... dont nous avons été dépouillés. En quelques heures, Mila Brönstein n'existait plus. Réduite au numéro 7855, ancré profondément à l'encre bleue dans ma chair, j'allais endurer un calvaire de deux interminables années...

Par tous les temps, j'ai dû semer, labourer, bêcher les champs proches du camp. Épuisée, affamée, battue, brimée et humiliée quotidiennement, j'ai vécu dans la terreur, la crasse, la vermine, la maladie, la promiscuité... Pour échapper à l'enfer, chaque soir, sur ma couche de bois, je m'enroulais dans une couverture en lambeaux et je priais. Au rythme des mots psalmodiés en silence, je sommais dans le sommeil. Mes rêves me transportaient parfois vers l'enfance. Je me revoyais alors au creux de tes bras, Maman. Je sentais ton souffle sucré et la caresse soyeuse de tes boucles brunes. Cette bouffée de bien-être m'apaisait. Mais, le jour suivant, avant même le lever du soleil, le film répétait à l'infini son scénario sordide.

Il y a six mois, à bout de force, j'ai pensé que, seule, la mort pouvait me délivrer de cette abomination. Au fond de l'abîme, au moment où je m'apprêtais à me jeter sous le feu des miradors, j'ai entendu tes paroles, Maman. Dans un souffle, tu m'as suppliée : « *Non, Mila ! Ne baisse pas les bras. Pas maintenant ! Pas ici !...* ». À cet instant, j'ai réalisé qu'il me fallait survivre pour témoigner... plus tard.

Dès lors, ma détermination n'a cessé de se renforcer avec un seul objectif : m'échapper. Plusieurs fois par jour, les soldats procédaient à l'appel. Le matin, avant notre départ pour le travail, le soir, au moment où nous quitions les champs et après que nous avons franchi le portail surmonté des lettres de fer : « *Arbeit macht frei* ^[3] » sur la place centrale. Nous devions rester debout, immobiles, dans le froid, la neige, la pluie ou le soleil brûlant, affamés, éreintés, jusqu'à ce que tous les prisonniers aient répondu « présent ». Il ne restait qu'une infime possibilité d'évasion : au cours du trajet entre les champs et le camp. Je me résolus à agir avant l'automne sinon le froid, le gel et la neige voueraient ma tentative à un échec certain. Je voulais atteindre la Suisse, ignorant combien de kilomètres me séparaient du pays de la liberté. Mais j'étais si motivée que rien ne paraissait insurmontable. Il me faudrait marcher la nuit à travers la forêt pour échapper aux S.S. Quant à la nourriture, mon étoile me guiderait sûrement vers des villages et des fermes où je pourrais grappiller des œufs, des fruits et des légumes.

Au camp, tout le monde rêvait de s'échapper. Mais nous n'en parlions pas. Personne n'était au courant de mes intentions. Les autres détenues m'auraient dissuadée d'oser un pari aussi fou. Les tentatives d'évasion se soldaient presque toujours par des échecs. La sentence était immédiate : pendaison en public. Pour l'exemple. Mais cela n'entachait en rien ma décision. S'il restait une chance, je voulais la saisir. Et je l'ai fait hier soir, Maman...

À mi-chemin entre les champs et le camp, Estelle est tombée. Les soldats nous ont ordonné de stopper et se sont attroupés autour d'elle. Tandis qu'ils la sommaient de se relever, enfonçant leurs armes dans les côtes d'une femme à bout de force, j'ai réalisé que c'était le moment. Malgré la douleur que je ressentais pour elle, il me fallait agir. Sans réfléchir davantage, j'ai sauté dans le fossé. Certaines détenues m'ont vue... et se sont tues. Puis, Estelle s'est relevée. Le groupe a repris la route. J'ai attendu de longues minutes avant de sortir de ce refuge providentiel. Le temps de ne plus entendre de bruit. Je me suis alors précipitée vers la forêt et j'ai couru à perdre haleine, droit devant, en me fiant à mon seul instinct. Je devais m'éloigner au plus vite des abords du camp...

Tu peux être fière de moi, Maman. Grâce à l'énergie de tes paroles, j'ai marché toute la nuit et la chance m'a souri. Les S.S., qui m'ont certainement cherchée à la lumière de leurs torches, ne m'ont pas repérée. Toutefois, avec les premiers rayons de soleil, la traque va s'intensifier. Aussi, malgré la fatigue, je dois continuer et absolument traverser un cours d'eau afin d'égarer le flair des chiens. Ensuite, je me reposerai.

Mais les mètres s'égrènent dans la douleur sans rivière à l'horizon... Tant pis ! Exténuée, je m'effondre dans un fourré au feuillage assez épais pour dissimuler mon corps. Tandis que mes paupières se ferment, un bourdonnement me parvient. L'oreille tendue, je ne parviens pas à en identifier l'origine. Voix ? Rires ? Cris ? Je me redresse et scrute les alentours. Au loin, des ombres s'agitent entre les arbres. Je retiens mon souffle... avant de réaliser que ce sont des enfants qui jouent à cache-cache. Rassurée, je disparaîs dans mon abri de feuilles, happée par le sommeil.

Un bruissement me réveille en sursaut. Face à moi, un visage de poupée, encadré de tresses dorées. Attendrie par la candeur de ce regard d'enfant, je pose spontanément mon index sur la bouche, en signe de complicité. Ses lèvres s'arrondissent. Pour me sourire, sans doute. Tout à coup, la fillette se retourne : « *Kommen Sie schnell ! Sie ist da !* ^[4] ». Ses mots claquent en même temps que les bottes des soldats qui m'encerclent. À travers mes larmes, je ne distingue plus que deux nattes blondes et le faisceau de mitraillettes pointées sur mon étoile...

1 – S.S. (*SchutzStaffel*) : groupe de protection

2 – Gummi : câble électrique recouvert de caoutchouc

3 – « *Arbeit macht frei* » : « Le travail rend libre »

4 – « *Kommen Sie schnell ! Sie ist da !* » : « Venez vite ! Elle est là ! »